

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

CANADA MUSICAL

REVUE ARTISTIQUE ET LITTÉRAIRE
PARAISANT LE 1^{er} DE CHAQUE MOIS.

Vol. I.

MONTREAL, 1^{er}. JANVIER, 1867.

No. 5

LE CANADA MUSICAL,

Publié le 1^{er} de chaque mois
PAR ADELARD J. BOUCHER,
Éditeur Propriétaire.

Bureau, à Montréal,
Rue Notre Dame, No. 260.

ABONNEMENT, avec PRIME;

\$1.00 par année,

Rigoureusement payable d'avance.
10 centins le Numéro.

PRIME EXCEPTIONNELLE

présentée aux Abonnés du

CANADA MUSICAL.

Chaque abonné, en acquittant le montant de son abonnement, (\$1.00 par année,) aura droit de reprendre, en morceaux de musique désignés ci-dessous, à son choix,—pour la valeur d'une piastre,—montant entier de son abonnement

Morceaux offerts au choix des abonnés.

La Mascarade Quadrille	Dorémus	50 cts.
Jacques Cartier Quadrille	De Terlac	50 "
Hippocrate Quadrille	Valade	50 "
Les Acadiens Quadrille	Desjardins	50 "
Les Canotiers du St Laurent	Boucher	50 "
La Confédération Quadrille	Casorti	60 "
Platon Polichinelle Quadrille	Légendre	50 "
Roberval Quadrille	De Terlac	50 "
Russian Carriage Song Galop	Rellé	50 "
La Couronne de lauriers	Lavallée	75 "
Souvenir de Sabatier, Valses	Boucher	50 "
L'oiseau-mouche	Lavallée	50 "
The Bonnie Blue Flag.	Southern	50 "
Lætitia—Caprice de Salon.	Casorti	35 "
Notre Religion, (Chant national)	Olivier	30 "
Il me l'avait promis, Romance	Henrion	30 "
Dieu, mon enfant,	Robillard	30 "
Jolly dogs Galop	Boucher	30 "
Rosée amère, Romance	Abt	25 "
Le Dr. Grégoire, Chansonnette	Nadaud	25 "
Petite Alouette, Romance	Peltier	25 "
Grande Marche Canadienne	Sabatier	25 "
Mazurka des Etudiants	Mignault	15 "

Les abonnés de la campagne devront inclure un timbre de poste de .05 centins, pour payer le port des morceaux qu'ils choisiront et qui leur seront expédiés, par le retour de la maille.

SOMMAIRE.—Le 1^{er} janvier, 1867 —Gluck et Méhul, par Adolphe Adam — Correspondance de Québec et de Paris, extrait d'une lettre de M. Dominique Ducharme.— Les cordes et l'archet; poésie, par Edmond Roche —Giacchino Rossini par Eugène de Mirecourt —Une sonate de Beethoven.—De l'enseignement du piano, (suite) . des précautions à prendre quand on rencontre de nombreux défauts chez des élèves qui étudient le piano depuis longtemps de l'émulation, par Félix le Couppey.—Nouvelles musicales des Etats-Unis.— Bulletin musical de l'étranger —Anciens usages dans la cathédrale de Rouen —Liste d'abonnés au Canada Musical, (suite).—Calendrier.—Annonces.

LE PREMIER JANVIER, 1867.

Le Canada Musical est heureux de se conformer à l'usage universellement adopté par ses aînés de la presse, à l'occasion du nouvel an, il vient aussi, ce 1^{er} janvier, 1867, présenter à ses dévoués abonnés les félicitations de circonstance, et forme, pour le bonheur et la prospérité de ses aimables lecteurs et lectrices, les vœux les plus sincères

Il saisit aussi avec empressement l'occasion favorable qui se présente de remercier tous ceux qui ont bien voulu lui accorder leurs bienveillantes sympathies Sa liste d'abonnés pourrait sans doute s'allonger encore, au mutuel avantage du lecteur et de l'éditeur,—néanmoins l'empressement et le dévouement du petit nombre qui ont bien voulu s'inscrire en qualité d'abonnés a sa modeste publication artistique, et la haute position intellectuelle de ses lecteurs—comprenant la plupart des artistes de mérite du pays, ainsi que les directeurs et directrices des premières maisons d'éducation de la province—le consolent amplement des déboires qui assiégent parfois le fauteuil éditorial et lui font oublier ce que pourrait être la circulation du seul journal consacré aux beaux-arts en Canada, si l'encouragement actif était à la hauteur des chaleureuses protestations artistiques du public musical Canadien.

GLUCK ET MEHUL.

C'était un curieux spectacle que l'aspect de Paris le 1er janvier 1779. Il était tombé beaucoup de neige pendant la nuit, mais elle n'avait pas aidé à peindre sa blancheur primitive sous les continuellements des allants et venants, et la rue Saint Honoré faisait l'effet d'un long fossé boueux où s'agitaient, en se poussant et s'évitant cependant avec un soin extrême, les piétons endimanchés qui allaient rendre leurs devoirs ou présenter leurs hommages, style du temps, à leurs protecteurs.

L'usage des cartes n'était pas encore venu, et il fallait aller en personne faire ces souhaits menteux pour la prospérité annuelle de gens dont on se souciait fort peu, mais que l'intérêt personnel force à ménager. Chaque porte d'hôtel de grand seigneur était assiégée de fournisseurs, de solliciteurs, qui venaient inscrire leurs noms chez le suisse, qui recouvrait de sa brillante livrée, souriaux aux uns, c'était ceux qui, pour s'assurer en temps utile une entrée profitable dans l'hôtel, avaient soin d'en adoucir le cerbère avec quelque ecu de six livres, tandis que sa mine renfrognée semblait annoncer à ceux qui, par pauvreté ou manque d'usage, se contentaient de s'inscrire sur le registre, que Monseigneur serait rarement visible pour eux dans le courant de l'année.

Dépendant, tout était en mouvement au dehors, les chaises à porteurs se croisaient en tous sens, ceux qui étaient assez heureux pour éviter d'être écrasés par les chevaux de carrosses, avaient encore à se garder d'être renversés par les porteurs de chaises qui rasaient les maisons, puis évitai eux-mêmes les chevaux, les coureurs et les grands lévriers dont tout homme bien ne devait alors faire précéder son équipage.

Le plus curieux était l'an dé-appointed de quelques piétons malencontreux qui, malgré toutes leurs précautions, s'étaient vus mouchetés de la tête aux pieds de cette boue noire et infecte qu'on ne trouve qu'à Paris, et qui faisait le plus singulier effet sur le costume prétentieux dans lequel ils avaient l'air déjà si embarrassés.

Aujourd'hui lorsqu'un courtier de boutique sort le dimanche, son habit de fête diffère bien peu de celui sous lequel il se fait ses pratiques dans la semaine, mais alors il n'en était pas ainsi, et il fallait avoir les bas blancs, l'habit à la française, l'épée au côté et les cheveux poudrés pour oser se montrer quelque part, et je laisse à penser quelle grotesque figure devait faire le pauvre, diable qui ne revêtait peut-être, cet accoutrement qu'une ou deux fois dans l'année au plus. Notre carnaval, ou nous voyons barboter dans les ruisseaux quelques gais gens peignés et déguisés en maîtres, peut seul nous donner une idée de ce singulier spectacle.

Les cours du Palais-Royal, où était situé le théâtre de l'Opéra, étaient sur tout encombrés par la foule, on voyait avec surprise les équipages

s'arrêter et faire la file devant une assez modeste maison de la rue des Bons-Enfants. Il n'y avait ni suisse ni concierge à la porte pour recevoir les visiteurs empresseés c'était un modeste portier qui, tout étonné de cette affluence extraordinaire, répondait avec un gros air bête à ceux qui se présentaient.

— Monsieur le chevalier est sorti, mais si vous voulez vous donner la peine de repasser à trois heures il y sera certainement, car c'est toujours à cette heure-là qu'on lui sert la soupe.

Les grands laquais lui riaient au nez et les autres personnes levaient les épaules quand demandant la liste pour s'inscrire, le portier leur répondait qu'il n'avait jamais eu de papier chez lui, vu qu'il ne savait ni lire ni écrire.

Ennuyé de toutes ces questions et surtout du peu d'effet que produisaient ses réponses, notre portier avait fini par se blottir au fond de sa loge et à chaque figure qui s'avantait vers son carreau, il articulait d'une voix chagrine un. Il n'y est pas à faire reculer les plus intrépides.

Dépendant un grand jeune homme de seize à dix-sept ans tout au plus, à la taille élancée, à la figure maigre et spirituelle, ne se contenta pas de cette laconique réponse et voulut savoir à quelle heure il y serait se souvenant encore des vicissitudes qu'avait provoqués l'annonce de l'heure où M. le chevalier avait l'habitude de manger sa soupe, le portier crut plus prudent de répondre qu'il n'en savait rien, et le pauvre jeune homme se retira tout confus.

Depuis un an il était tourmenté du désir de voir Gluck de près, ce désir avait fini par devenir un besoin l'objet de toutes ses pensées, et il venait de prendre une grande résolution, c'était d'aller trouver l'illustre compositeur quoiqu'il ne fût pas connu de lui, et de lui demander sa protection, et des leçons de composition.

Ce n'était rien de former ce projet, il fallait encore l'exécuter, et depuis bien longtemps il remettait de jour en jour la visite qu'il comptait lui faire.

Sa timidité naturelle, jointe à l'admiration portée jusqu'à l'enthousiasme dont il était pénétré pour l'auteur d'Orphée et d'Alceste, lui faisaient toujours reculer cette démarche.

Mais enfin l'approche du premier jour de l'année avait enhardi et prenant, comme on dit, son courage à deux mains, il s'était acheminé vers la demeure de celui dont il redoutait et désuait si vivement la présence.

Dès la veille au soir, il s'était physiquement et moralement préparé à cette importante entrevue, d'abord en passant en revue sa garde-robe, occupation qui n'avait pas été fort longue, ensuite en ruminant un beau discours d'introduction dont il attendait le plus grand effet.

— Monsieur, devint-il lui dire, je suis un pauvre jeune homme enthousiaste de votre admirable talent, nourri des chefs d'œuvre dont vous avez enrichi la scène française, je n'ai pu résister au désir de connaître l'homme illustre tel que les produits

Peut-être le vif désir que j'ai de m'essayer dans un art dont vous avez reculé les limites, vous fait-il excuser ma témérité lorsque j'ose venir vous demander quelques conseils pour guider mes premiers pas dans la carrière difficile que je veux embrasser."

Ma foi, se disait notre jeune homme, cela me semble parfaitement tourné et le chevalier Gluck ne manquera pas de me répondre.

"Jeune homme j'aime ce noble enthousiasme il est le présage des succès qui vous attendent dans un art que vous paraissez comprendre. Venez et je me ferai un plaisir de vous initier dans les secrets de la composition."

Et j'irai, il me donnera des bulletins pour aller voir ses opéras, etal m'en fera composer, et j'aurai de grands succès et je serai un jour un grand musicien ! C'est bercé par ces délectables idées que notre jeune artiste s'endormit le 31 décembre 1778

Lorsqu'il s'éveilla, ses craintes recommencèrent. s'il allait mal me recevoir, s'il ne voulait pas m'écouter... bah ! ! du courage... le vieil abbé de la Valledieu avait raison, avec ses citations latines : *Macte animo, generose puer*, me disait-il, quand il me vit parti pour Paris, vous êtes, quoique bien jeune, le meilleur organiste que puissent se vanter de posséder les communautés religieuses de province, mais Paris est un grand théâtre où vous êtes appelé à briller, héméuse la paroisse qui vous possédéra. allez en avant et vous parviendrez, *audaces fortuna juvat* !

Pauvre abbé, il ne se serait pas tant empressé de m'envoyer à Paris, s'il avait pensé que l'Opéra fût la paroisse où je veux faire mes premières armes ! n'importe il avait raison. J'n'ai en avant et je parviendrai... jusqu'au chevalier Gluck."

Pendant ce monologue le jeune musicien avait brossé son habit non à boutons d'acier, passé ses bas de soie, mis son épée, pris son chapeau sous son bras, et en quelques enjambées il eut bientôt franchi les quatre étages qui séparaient sa chambrette de la boutique du perruquier qui se trouvait au bas de la maison de la rue de Grenelle-Saint-Honoré

Il lui fallut attendre que toutes les pratiques eussent passé par les mains du frère pour recevoir le rctapage et l'œil de poudre qui devait achever de lui donner l'air de bonne compagnie qu'il croyait indispensable pour se présenter chez le chevalier Gluck. Son tour vint enfin, et frisé, pommade, poudre, tout pimpant, il se rendit sur la pointe du pied dans la rue des Bons-Enfants

Nous avons vu l'accueil que lui fit le portier, et son il n'y est pas et je n'en sais rien, donnèrent un coup cruel à notre pauvre jeune homme. Il voyait toutes ses espérances détruites, et c'est le cœur gros et la tête basse qu'il reprit le chemin de sa modeste demeure.

Il ne pensait plus, comme en venant, à se garder des carrosses, des porteurs de chaises et des piétons dont il embarrassait à chaque instant la marche précipitée; les regards fixés à terre, il ne

voyait rien, allant devant lui, machinalement, poussé, repoussé, heurté et marchant, quelquefois au milieu du ruisseau, croyant longer le bord des maisons il fut bientôt tira de sa rêverie, par des cris de gare, gare donc ! répétés à plusieurs reprises il tourna la tête et se voit presque sous les pieds de deux chevaux fringants, qu'un gros cocher ne pouvait plus retenir, et qui étaient près de lui passer sur le corps. Il veut fuir en avant, impossible; un autre carrosse venait presque dans la même direction, heureusement il aperçoit à sa droite une chaise à porteur dont la glace était ouverte, notre jeune homme était agile, et la frayeur lui communiquant une adresse dont il ne se serait jamais cru capable en toute autre occasion, il se précipite dans la chaise par le panneau ouvert, la tête la première et, s'accrochant des deux mains au collet du propriétaire de la chaise, il introduit vivement le reste de son individu dans l'étroite machine et ses deux pieds crottés vont se poser sur les genoux et la culotte pailletée du légitime possesseur d'un lieu envahi si brusquement, qui se met à jeter les hauts cris

— Au secours ! ze sous estropié ! ! ze sous perdou !

Les porteurs qui ne s'attendaient pas à ce supplément de charge, laissent rudement tomber la chaise sur ses quatre pieds, et les deux locataires se repoussant vivement pour éviter le contre-coup, qu'ils allaient se donner leurs deux visages, restent alors en attitude et peuvent se considérer un instant.

— Ah ! mon Dieu, c'est mossiou M'ehoul !

— C'est monsieur Vestris ! — Reconnaissance des plus burlesques.

M'ehoul raconte au vieux Vestris comme quoi il vient d'échapper au danger d'être écrasé, et pour l'empêcher de s'apercevoir du désordre qu'il vient d'apporter dans sa brillante toilette, il lui saute au cou, le nommant son libérateur, l'assurant que sans lui il était un homme mort, etc. Le vieux danseur se laisse faire, il se rengorge même, et reçoit tous les remerciements que lui adresse le jeune musicien

— Mon sei ami, ze sous ensanté de vi avoir sauvé la vie et d'être votre libérateur, ça ne metant jamais arrivé de sauver la vie à personne, et ze veux vous présenter à mes amis, qui dinent auzourd'hui chez moi. Vi allez renter chez vous saucer de toilette, et ze vous attends à trois heures, parce que ze danse ce soir

Tel l'embaras de M'ehoul devient fort grand; vu qu'il n'a qu'un seul habit de cérémonie, c'est ce lui qu'il a sur lui, il refuse donc l'invitation

— Dou tout, dou tout, ze veux montrer à ces Messieurs et à ces dames ouu biaye, zeune homme dont z'ai été assez houroux pour sauver la vie, et vi serez eusanté de faire leur connaissance, c'est M. Noverre, M. Dauberval, Mlle Guimard, Mlle Hénel, M. Legros, M. Larivée, Mlle Levasseur, et généralement tous ceux qui doivent danser et chanter dans le nouvel opéra qu'on va mettre en répétition, et qui est de M. le chevalier Gluck.

A ce nom magique, Méhul n'hésite plus un seul instant, il accepte l'invitation, mais il ne saurait retourner chez lui, croyant ne pas rentrer avant le soir, il a donné congé à son valet de chambre et sa porte est fermée.

Vestris croit sans peine à toutes ces menteuses, ce ne sera pas un obstacle, il lui donnera de quoi changer, il promet un supplément de paie à ses porteurs qui s'acheminent péniblement, traînant la victime toujours grimpée sur les genoux de son libérateur, qui commence à trouver que l'homme à qui il vient de sauver la vie est un peu lourd.

Heureusement le trajet n'est pas long. Vestris demeure aussi près de l'Opéra et l'on arrive sans accident à sa demeure.

Le vieux danseur, après avoir affublé tant bien que mal le jeune musicien de quelques habits un peu plus propres que ceux qu'il portait le présente à tous ses camarades comme un jeune homme de la plus grande espérance, dont il a fait la connaissance dans une maison où il donnait des leçons, et qu'il vient de sauver du plus grand danger au péril de sa vie.

Méhul le laisse dire, et amplifie encore sur les éloges que Vestris ne manque pas de donner à son propre courage.

Les hommes ne font pas grande attention au musicien; mais quelques-unes de ces dames le regardent du coin de l'œil avec bienveillance, car il a l'air bien tourné et pas trop embarrassé dans ses habits d'emprunt.

Cependant la plupart des convives jouant dans la représentation du soir, le dîner ne se prolonge pas, on se prépare de bonne heure, mais avant de quitter son hôte, Méhul le prend à part.

— Mon cher Vestris, vous pouvez me rendre un grand service. j'ai besoin, absolument besoin de parler à M. le chevalier Gluck, faites-moi le plaisir de me présenter chez lui.

— Hum! mon ser ami, cela n'est pas très-facile, M. Gluck travaille encore à son opéra et ne reçoit personne. Mais dans quelque temps, dans un mois, quand il sera plus avancé dans son travail, quand j'irai chez lui pour mes airs de danse, je vous promets de vous emmener un jour avec moi.

Méhul ne se sent pas de joie, il se confond en remerciements, saute au cou du vieux danseur, qui attribue tout ce délire à la reconnaissance d'avoir eu la vie sauvée par lui, et le jeune musicien regagne sa modeste demeure avec de nouvelles espérances et de nouveaux rêves de bonheur.

ADOLPHE ADAM

(à continuer)

CORRESPONDANCE.

Québec, 31 décembre, 1866

Monsieur l'Editeur,

Qui donc a dit que le plus grand profit qui revenait aux pauvres des concerts donnés à leur bénéfice était de ne pas les entendre? Le mot est

charmant et il est vrai. En général il n'est rien d'organisé plus à la diable qu'un concert de charité. Disons cependant que les deux fêtes musicales données récemment à Québec au bénéfice des incendiés du 14 octobre, par MM. Mills et Lavigneur, ont fait tout-à-fait exception à la règle ou plutôt à l'usage, que les recettes en furent abondantes, et que même sans cette dernière circonstance, un auditoire exclusivement composé d'incendiés y eût encore trouvé son profit.

Dans le second de ces concerts, M. Lavigneur s'est surpassé lui-même, dans l'exécution de l'*Invocation au Sommeil*, de la *Muette de Porici*, sur le violon. Le talent de M. Lavigneur a paru à tout le monde sous un jour plus beau encore que par le passé, grâce au genre de musique distingué qu'il a osé attaquer pour la première fois. Le temps des airs variés à l'infini, avec introduction sentimentale se terminant infailliblement par une descente chromatique en staccato, puis avec adagio obligé en mode mineur, puis enfin avec finale tapageuse hérissée d'arpèges bruyants et plats, ce temps-là, dis-je, c'est la *vie de garçon* de tout violoniste moderne. On en revient, et M. Lavigneur, homme de goût, poète autant que musicien, en est revenu je l'en félicite.

La messe *Deo Infanti* de feu M. l'abbé Perreault, a été exécutée la semaine dernière, à la messe de minuit, dans la cathédrale, par un chœur de dames et de messieurs, soutenu d'un quatuor d'instruments à cordes, avec l'orgue. Le *Kyrie* et le *Cum Sancto Spiritu* sont fort bien, même pour les musiciens. Pour ce qui est des autres fidèles, cette musique les a jetés dans le ravissement. Un des prêtres les plus éminents du diocèse pleurait à chaudes larmes à l'audition de ces mélodies qui lui rappelaient son enfance, de ces beaux vieux noëls d'autrefois qu'on ne saurait trop vanter ni trop remettre en honneur.

Nous n'avons guère de neige à Québec, et on a parlé sérieusement d'en faire descendre de Montréal, pour prouver à ce dernier que Québec n'est pas la capitale du Labrador comme il a souvent l'air de le croire.

Tous les ans, les petits porteurs de gazettes ont coutume de faire cadeau aux abonnés de nos journaux français d'une pièce de poésie, le jour de l'an. Je n'ai encore entendu parler de rien pour cette année. Ce n'est pourtant pas si difficile que de faire des vers comme on les fait aujourd'hui. Grâce à l'invention à la Hugo, on a deux chances pour une d'attraper la rime. Voulez-vous écouter le petit oiseau qui gazouille dans l'orme? allez sur la *Plate-forme*. Désirez-vous rencontrer des amis qui vous fassent rire à vous rompre la rate? allez sur la *Forme-plate*. Vous aimerez de la citadelle, de l'Île d'Orléans, de Beauport, contempler le ravissant *tableau*, vous dirigez vos pas vers le *Vieux-Château*; ou bien, le soir, à la veillée, vous voulez entendre les choses mystérieuses que chuchote la brise et de la ville coquette de Lévis contempler les mille feux, vous vous rendez au *Château-Vieux*!

Avec une telle recette
Comment ne pas être poète ?
(moi)

Les rimes à sonnets, longues de la moitié d'un vers, sont plus difficiles à trouver, aussi il n'est guère d'auteur qui puisse se vanter de faire une fois tous les dix ans des vers de la force de ceux-ci.

Charmant Québec, ou l'on coudoie
Tant de fins becs au long cou d'oie ?

Mais le public n'attend pas de ces belles choses tous les jours, ni même tous les ans, et si les petits gazettiers doivent laisser de côté une coutume traditionnelle par crainte de la critique, ils ont tout leurs pièces de vers fournissent un aliment à la conversation pendant les visites, si, cette année, elles nous font défaut, force nous sera de nous rebattre plus que jamais sur les compliments de la saison (*compliments of the season*) et sur les heureux retours (*happy returns*).

Votre, etc.

X.

Nous publions avec plaisir l'extrait suivant d'une lettre que nous adressait de Paris, le 1er décembre dernier, M. Dominique Ducharme. Nous le remercions, au nom de nos lecteurs, de son charmant compte-rendu, et nous espérons qu'à l'avenir, il nous favorisera plus souvent de ses intéressantes chroniques musicales.

... Je ne terminerai pas ma lettre sans vous parler d'un célèbre violoniste qui vient de faire sa première apparition au "Concert Populaire" de Padeloup

Comme il avait été annoncé dans le programme, la foule était plus compacte que jamais, et nous fîmes très-heureux, Panetton et moi, de trouver chacun une petite place.

Cet artiste se nomme Joachim, et peut avoir 35 ans. Il est, dit-on, le filleul de la reine de Hanovre, mais ce qui n'est pas moins flatteur pour lui, c'est que toute l'Allemagne, son pays natal, est rempli de sa gloire. On peut dire que c'est le plus grand virtuose qu'elle ait jamais enfanté. Son talent est à l'apogée de la perfection, et il l'a d'ailleurs prouvé dimanche dernier au cirque Napoléon, où il a eu un succès écrasant. Son exécution est transcendante, et, comme le dit fort bien M. George Maillard, chroniqueur distingué, c'est le violoniste le plus éminent qu'on n'ait jamais entendu. Il est de beaucoup plus grand qu'Alard et Sivori, deux idoles de Paris. C'est plus que virtuose, c'est un grand maître, c'est le maître des maîtres. C'est l'art à sa suprême puissance—c'est sublime, c'est merveilleux!

Il a exécuté un des plus beaux concertos de Mendelssohn. Au premier coup d'archet, l'auditoire frissonna comme frappé d'un choc électrique, il se fit un silence profond, et on n'entendit plus que cette voix divine qui chantait dans ce violon enchanté. L'artiste avait achevé son morceau et l'on écoutait encore. Il y eut alors une secousse, le charme se changeait en clameurs retentissantes,

ce fut un grand cri, un ouragan d'applaudissements, des rappels et des bravos frénétiques devant lesquels le merveilleux Joachim, impressionné lui-même, pâle d'émotion et tout frémissant de joie, dut venir s'incliner à plusieurs reprises.

L'effet qu'il a produit est indescriptible, il a plus que terrassé, il a dompté son auditoire sous le charme fascinateur de son archet. Jamais, ajoute l'écrivain précité, depuis 20 ans, on a entendu rien de semblable dans la capitale.

M. Joachim, il y a deux ans, traversa Paris, et ne s'y arrêta que le temps seulement de bouleverser d'admiration l'orchestre du Conservatoire.

J'ai eu aussi le plaisir de le rencontrer dans une soirée chez Rossini ou il joua si bien, mais si bien ! que le maestro, émerveillé, l'embrassa en lui faisant ce compliment élogieux "Mon cher Joachim, les archets comme vous sont bien rares."....

Votre tout dévoué,

DOMINIQUE DUCHARME

POESIE.

LES CORDES ET L'ARCHET.

Sur un Stradivarius, quatre cordes nouvelles
Gémissaient de leur triste sort.

" Nous souffrons, ô mes sœurs, des tortures cruelles,
Sur ce dur chevalet, sombre instrument de mort,
Ces chevilles d'ébène, en leurs trous enfoncés,

Nous tiennent enlacées,
Mais ce qui vient encore augmenter mes chagrins
C'est de voir cet archet flexible, dont les crins,
Enduits d'impure colophane,

Vont mordre sans pitié notre corps diaphane !
Ainsi s'exprime une d'elles Soudain,
L'archet qu'elle maudit est saisi par la main
D'un virtuose habile.

Guidé par son bras agile,
Majestueux, grave, tendre, emporté,
Il s'élançait, il bondit avec légèreté.

Et fait jaillir des cordes qu'il oppresse,
La mélodie enchanteresse

" Oh ! dit la dédaigneuse en son ravissement,
Au gré de tes transport prolonge mon tourment,
De mon destin je suis ravie,

Que me fait la douleur ? tu m'as donné la vie "

Quand la Fatalité semble nous terrasser,
Penseurs, levez le front : c'est Dieu qui fait passer
Pour que l'idée en vous se ranime et s'enflamme,
L'archet de la Douleur sur les cordes de l'Âme !

EDMOND ROCHF

GIOACCHINO ROSSINI.

Autour de l'œuvre harmonieuse d'un maître la critique devait se dispenser, selon nous, de faire entendre ses cris rauques et sa voix discordante.

Le nombre des sottises qu'on a débitées, depuis un demi-siècle, tantôt sur la musique italienne, tantôt sur la musique allemande ou sur la musique française, est vraiment incalculable. Messieurs les feuilletonistes, qui raisonnent là-dessus à tort et à travers, oublient que la logique ne marche sûrement et ne trouve l'appui des principes que dans le domaine intellectuel, jamais ailleurs.

Chaque fois qu'une impression nous arrive en ligne directe par les sens, elle est soumise aux variations infinies aux mille nuances de la faculté de sentir chez les différents hommes, et deux avis contraires peuvent être également respectables.

— Aimez-vous les truffes ?

— Non certes

— Pourtant rien n'est délicieux comme ce tubercule

— Rien n'est plus abominable, voulez-vous dire

A qui donnerez-vous, tort dans ce dialogue ? à celui qui n'aime pas les truffes ? Mais il mange des asperges avec volupté, tandis que son interlocuteur a pour ce légume une aversion profonde

Entie nous cependant les truffes ont leur charme, et les asperges ne sont point à dédaigner

Sortez des appréciations calmanes pour entrer dans celles qui concernent la vue, l'odorat ou l'ouïe, vous rencontrerez partout la même divergence. Donc il ne faut disputer ni des goûts, ni des couleurs, ni des parfums, ni des sons

Vous dînez avec du Rossini et des asperges, laissez-nous souper avec du Meyerbeer et des truffes

Vos interminables harangues sur le talent mélodique de l'un ou sur la science harmonique de l'autre, sur les résultats de l'inspiration ou sur les résultats du travail, ne prouvent absolument rien. Si le génie vous arrive en ligne directe du ciel, tant mieux pour vous, si l'étude et la patience vous aident à le conquérir, vous n'en avez que plus de gloire, et ceux qui réservent leurs louanges aux dons naturels pour en déshériter les qualités acquises ressemblent à ces coiffés, qui se prosternent à plat ventre devant la naissance et qui ne daignent pas saluer le mérite.

Croyez nous applaudissez le *Barbier de Séville* et *Robert le Diable*, Guillaume Tell et les *Huguenots*, imitez le public, et n'en parlez plus

Au cœur des États de l'Église, à Pesaro, gracieuse et coquette ville, bâtie par Bésarine, et qui se baigne les pieds dans l'Adriatique, vint au monde, à la fin du dernier siècle le grand maestro, dont nos contemporains ont vu les triomphes.

Gioacchino Rossini, est né, le 29 février, 1792, d'une famille d'artistes nomades.

En Italie, à l'époque des foires on élève de petits théâtres de circonstance, ou des troupes am-

bulantes viennent donner cinq ou six représentations, pour replier ensuite bagage et se rendre dans une autre ville qui les appelle

Joseph Rossini, père de Gioacchino, jouait du cor à l'orchestre de ces théâtres improvisés

Sa femme, Anna Guidarini, remplissait les rôles de seconde chanteuse. Elle était d'une beauté rare

Joachim hérita de cette beauté, mais pour son malheur, car les grandes dames italiennes devaient l'aider à gaspiller un jour tout le temps qui manque à la correction de ses œuvres

Assis auprès de son père, sur un banc de l'orchestre, il faisait, à l'âge de sept ans, la seconde partie de cor. Sa mère lui souriait, du haut de la rampe, en exécutant des roulades, et l'encourageait du regard

Les frimas venus, cette troupe de cigales qui avait sagement imité la prévoyance de la tourterle, revenait à Pesaro vivre de ses gains modestes, jus qu'au premier soleil

On s'aperçut que le jeune Rossini était doué de grandes dispositions musicales et d'une voix merveilleuse. Il chantait, comme chante l'oiseau, d'instinct et sans méthode. Un professeur de musique de Bologne, Angelo Tesser, offrit à ses parents de le prendre gratis dans son école; persuadé que cet élève lui ferait honneur

Il ne se trompait pas

Joachim sut, en quelques mois, les règles du chant et fit sur le piano des progrès rapides

À la cathédrale, où il allait parfois chanter des solos de soprano, les chanoines émerveillés de sa gentillesse et de sa belle voix, ne manquaient jamais, à la fin de l'office, de lui glisser dans la main quelques *proli*, que le petit virtuose allait croquer en triandises

Il sortit de l'école d'Angelo Tesser à l'âge de quatorze ans, ayant déjà la renommée d'un accompagnateur très-habile et d'un lecteur de premier ordre. Au lieu de perfectionner ce talent précocé, on l'exploita sur-le-champ pour augmenter le bien-être de la famille. Gioacchino resta dans la troupe nomade, non plus en qualité de deuxième cor, mais avec le titre pompeux de chef des choristes

Il avait des appointements très-passables

On fit, pendant la saison de 1807, une tournée lucrative, en courant les foires de Sinigaglia, de Forlì, de Lugò et de Ferrare

Le jeune homme devait, l'année suivante, passer pieux ténor.

Mais on avait compté, sans la mue qui éteignit subitement jusqu'à la dernière note de sa voix

On essaya de lui confier la direction des orchestres et de lui faire tenir le piano pendant la représentation. Malheureusement il manquait de l'expérience et de la fermeté nécessaires à cette place. Il fut obligé de redevenir simple exécutant et de jouer de la trompette.

— Au diable le métier ! s'écria-t-il un jour, Vi-

— Et pourquoi ? lui dit son père *Possiede tu delle rendite, as-tu des rentes ?*

— Non, mais je veux être compositeur

— Imbécile ! cria Joseph Rossini furieux

Ce disant, il administra au pauvre jeune homme un coup de pied très-rude, à l'endroit où le dos change de nom comme disaient Alcide Fousez et ce bon M. Janin,

— Va donc, *disgraziato!* lui cria-t-il Tu aurais pu devenir le premier trompette de Naples, et tu ne seras que le dernier compositeur d'Italie

Presque tous les pères des hommes célèbres les ont encouragés, au début de cette façon touchante

Une riche famille de Pesaro ne crut pas à la science prophétique de Joseph Rossini, et la comtesse Olympia Perticari daigna s'occuper de l'avenir de Gioacchino, qui entra alors dans sa seizième année Elle obtint son admission immédiate au lycée de Bologne, dans la classe de contre-point du père Stanislao Mattei,

Notre lycéen venait passer tous ses jours de congé dans la villa de ses protecteurs Il y retrouvait son aimable protectrice, qui chantait avec l'élève du père Mattei des airs de *Don Juan* ou d'*Armide*

Rentré au lycée, Joachim travaillait avec ardeur et persévérance, afin d'arriver lui-même à écrire de la musique pour la charmante comtesse

Le 11 août 1808, elle trouva sur son piano une symphonie et une cantate, auxquelles était jointe une lettre chaleureuse de son protégé Rossini la pria de vouloir bien accepter la dédicace de ses premiers essais dans l'art de la composition

Symphonie et cantate furent exécutées et chantées à l'académie des *Concordi*, réunion musicale organisée au lycée même, et dont le jeune virtuose fut élu directeur, à l'unanimité des suffrages.

A partir de ce jour, son maître le fit passer dans la classe de contre-point double

Mais bientôt Rossini s'ennuya de l'étude Ce génie puissant, s'irritait des entraves et voulait en toute liberté déployer ses ailes Parfois il s'échappait de la classe et s'en allait hors de la ville courir dans les prairies et sous les bois d'orange

« La nature, ce compositeur sublime, dit Méry a inventé la mélodie dans les zones du soleil et de la mer, dans les pays tièdes où les nuits sont de beaux jours La mélodie est italienne de naissance En aucun autre pays, la nature n'a donné aux arbres, aux montagnes, aux vallons, aux jardins, aux rivages plus de voix charmantes, plus de soupis amoureux, plus de murmures veloutés L'Italie est le Conservatoire de Dieu, le petit enfant y chante, il bégaye partout ailleurs, puis il arrive qu'un des innombrables élèves de cette école péninsulaire a reçu du ciel une vocation spéciale. Alors, cet enfant d'élite continue, à son us, ses études, et se recueille pour écouter jour et nuit les leçons de mélodie qui lui arrivent de tous les horizons italiens L'artiste, choisi de

Dieu pour donner des adoucissements à la terre, l'artiste, privilégié entre tous, qui a saturé sa mémoire et son âme de tous ces mélodieux accents de tendresse, de rêverie, de mélancolie et d'amour, doit les traduire bientôt dans une autre langue, et selon l'âge des civilisations, selon l'instrument que son siècle remet entre ses mains, cet élu de Dieu s'appellera Virgile ou Rossini »

Rarement on a vu donner l'explication du génie d'un homme avec autant d'éloquence et de bonheur

Gioacchino ne voulut donc plus d'autre science que celle dont les éléments lui étaient inculqués par cette radieuse nature italienne, source de mélodie et d'extase.

— Demain, je quitte le lycée, merci de vos soins, maître ! dit-il au père Stanislao Mattei.

— Mais, cher enfant, objecta son professeur, tu n'es point encore initié à tous mes secrets. La musique sévère, la musique d'église demande des études beaucoup plus profondes. Avec ce que tu as appris tu ne pourras être qu'un compositeur d'opéras

— Justement, dit Rossini, ce sont des opéras que je veux faire Adieu, maître !

Et il ne reparut plus au lycée de Bologne

La comtesse Perticari l'avait encouragé dans cette espèce de désertion Par les soins de sa protectrice, il eut bientôt en poche une somme assez rondelette, qui lui permit de préparer ses malles et d'annoncer qu'il allait à Venise

Joachim partit plein d'espoir, et muni de lettres de recommandation, destinées à lui aplaquer les obstacles qui hérissent toujours les débuts d'une carrière

Le premier soin du jeune homme fut de compléter ses études, en se livrant à l'analyse des principales œuvres d'Haydn et de Mozart, qu'il s'exerçait ensuite à mettre en partition. Six mois durant, il chercha les filons d'or de cette mine précieuse et puisa largement au trésor de la poésie mélodique.

Ayant dérobé le secret des maîtres, il lâcha la bride à ses propres inspirations et composa la *Cambiale di matrimonio*, opéra en un acte, joué sur le théâtre San-Mosè

Rossini avait dix-huit ans

Le public vénitien se montra plein d'indulgence pour quelques défauts de jeunesse, et tint compte, avant tout, des airs pleins de vivacité, de grâce, et de fraîcheur, qui émaillaient l'œuvre du jeune maestro

Chacun devine avec quel empressement Rossini regagna sa ville natale pour déposer cette première couronne aux genoux de sa noble protectrice.

Puis il écrivit à Pesaro l'*Equivoco stravagante*, que le parterre du Corso, à Bologne, eut devoir siffler sans pitié

— *Sono dei gelosi e degli scocchi*, ce sont des jaloux et des sots, dit la comtesse. Il faut prendre une revanche glorieuse.

Elle obtint de l'impressario du théâtre Valle, à Rome, qu'il commandât à Rossini une œuvre nou-

velle, et trois mois ne s'étaient pas écoulés que le *Demetrio e Polibio*, chanté par Monbelli et ses filles, obtenait dans cette grande cité un éclatant triomphe

(à continuer.) p. 90

UNE SONATE DE BEETHOVEN.

— Il y a quelques mois, j'étais à Bonn, le lieu de naissance de Beethoven. Je rencontrai là un vieux musicien, qui avait connu intimement cet illustre compositeur, et c'est de lui que j'ai appris l'anecdote suivante.

— Vous savez, me dit-il, que Beethoven est né dans une maison de la rue du Rhin (Rhein Gasse), mais au temps où je fis sa connaissance, il habitait un humble logement, situé Rœmerplatz. Il était très-pauvre alors, si pauvre qu'il ne sortait, pour se promener un peu, que le soir, à cause de l'état de vétusté et de délabrement où étaient ses vêtements. Néanmoins, il avait un piano, des plumes, du papier, de l'encre et des livres, et malgré ses privations, il lui arrivait de passer quelques moments heureux. Il n'était pas encore frappé de surdité et il pouvait du moins jouir de l'harmonie de ses propres compositions. Plus tard, cette consolation même lui fut refusée.

Un soir d'hiver, j'allai le voir, espérant l'entraîner à faire une promenade, et au retour l'emmenai souper avec moi. Je le trouvai assis à la fenêtre, au clair de lune, sans feu ni lumière, la figure cachée dans ses mains, et tout le corps grelottant de froid, car il gelait fort dur. Peu à peu je parvins à le retirer de sa léthargie, je l'engageai à m'accompagner, et je l'exhortai à secouer sa tristesse. Il consentit à sortir avec moi, mais, ce soir-là, il fut sombre, en proie à un véritable désespoir, et ne voulut écouter aucune consolation.

— Je hais le monde, me dit-il avec un accent passionné, je me hais moi-même. Il n'y a personne qui me comprenne, personne qui se soucie de moi ou qui s'intéresse à moi, j'ai du génie et je suis traité comme un paria.

Je ne répondis pas. Il était inutile de discuter avec Beethoven, et je le laissai continuer longtemps sur le même ton. Il ne s'arrêta qu'au moment où nous rentrâmes dans la ville, et alors il retomba dans un silence mélancolique.

Nous traversâmes une rue sombre et étroite, près de la porte de Coblenz. Tout à coup il s'arrêta.

— Silence! me dit-il, quel est ce bruit?

J'écoutai, et j'entendis les sons faibles d'un vieux piano qui sortaient d'une maison, à une petite distance. C'était une mélodie plaintive, et malgré le pauvre état dans lequel devait être l'instrument, l'air triste jouait ce morceau avec un grand sentiment de tendresse.

Beethoven me regarda avec des yeux étincelants.

— C'est tiré de ma symphonie en ut mineur, murmura-t-il, c'est ici, dans cette maison. Ecoutez, — comme c'est bien joué!

La maison était petite et d'une apparence plus que modeste, une lumière brillait à travers les volets disjoints, Beethoven resta plusieurs minutes à écouter. Au milieu du final, il y eut une interruption soudaine, un silence de quelques moments, puis l'on entendit une voix étouffée, une voix de femme.

— Je ne peux pas continuer, disait cette voix.

Je ne peux pas aller plus loin ce soir, Frédéric!

— Pourquoi, ma sœur?

— Je ne sais... peut-être parce que cette composition est si belle que je me sens incapable de la jouer comme il faudrait. J'aime tant la musique! Oh! que ne donnerais-je pas pour entendre ce morceau joué par quelqu'un qui fût capable de l'interpréter.

— Ah! chère sœur, répliqua Frédéric en soupirant, il faudrait être riche pour pouvoir se procurer ce plaisir et nous ne le sommes pas. Nous avons bien du mal à payer notre loyer! — Pourquoi désirer des choses au-dessus de nos moyens?

— Tu as raison, Frédéric, et cependant, quand je joue, je ne puis m'empêcher de souhaiter ardemment d'entendre une fois dans ma vie de la bonne musique, exécutée par un maître. Mais c'est inutile! c'est inutile!

Il y avait quelque chose de singulièrement touchant dans le ton avec lequel ces dernières paroles furent prononcées.

Beethoven se tourna vers moi.

— Entrons, me dit-il brusquement.

— Entrer! répliquai-je, pourquoi?

— Je lui jouerai ce morceau, me répondit-il avec vivacité. Elle a du sentiment, de l'intelligence, du goût, je lui jouerai et elle m'appréciera.

Et ayant que je pusse l'en empêcher, il avait posé la main sur le bouton de la porte. Elle n'était pas fermée et elle s'ouvrit immédiatement. Je le suivis à travers un corridor sombre, vers une porte entièrement ouverte à droite. Il la poussa, et nous nous trouvâmes dans une chambre pauvre, nue, avec un petit poêle à un bout et quelques meubles grossiers.

Un jeune homme pâle était assis à une table, travaillant à un soulier. Près de lui, mélancoliquement penchée sur un vieux piano, était une jeune fille. Tous deux proprement, mais pauvrement vêtus. Ils se levèrent et se tournèrent vers nous en nous voyant entrer.

— Pardonnez-moi, dit Beethoven avec un certain embarras, pardonnez-moi, mais j'ai entendu de la musique et j'ai eu la tentation d'entrer. Je suis musicien.

La jeune fille rougit, et le jeune homme prit un air grave, presque sévère.

— J'ai entendu aussi quelques-unes des paroles que vous avez prononcées tout à l'heure, continua mon ami. Vous désirez entendre... c'est-à-dire vous aimeriez. En un mot, voulez-vous me permettre de vous jouer un morceau?

Il y avait quelque chose de si étrange, de si brusque, de si comique dans toute cette affaire, et en même temps de si charmant dans les manières,

de celui qui venait de parler, que la glace fut rompue en un instant, et tout le monde sourit involontairement

— Je vous remercie, dit le jeune artisan, mais notre piano est mauvais, et puis nous n'avons pas de musique.

— Pas de musique ! répéta mon ami ; comment donc alors faisais mademoiselle ?

Il s'arrêta court et rougit profondément, car la jeune fille venait de se tourner vers lui, et à ses yeux tristement voilés, il avait reconnu qu'elle était aveugle.

— Je vous supplie de me pardonner, murmura Beethoven, mais je n'avais pas remarqué tout d'abord. Alors vous jouez de mémoire ?

— Entièrement.

— Et où avez-vous entendu cette musique ?

— J'ai entendu une dame qui était notre voisine à Bülh, il y a deux ans, répondit la jeune fille. Pendant les soirées d'été, la fenêtre était toujours ouverte, et je me promenais devant sa maison pour l'écouter.

— Et vous n'avez jamais entendu d'autre musique ?

— Jamais, excepté celle qu'on joue dans les rues.

La jeune aveugle paraissait très-émue, aussi Beethoven n'ajouta-t-il pas une parole de plus. Il s'assit au piano et commença à jouer. Il n'avait encore touché que quelques notes que je devinais ce qui allait suivre et combien il serait sublime ce soir-là. — Je ne fus pas trompé. Jamais, non jamais durant les longues années que je l'ai connu je ne l'entendis jouer comme il joua ce jour-là, pour la jeune aveugle et son frère.

Nous l'écoutions, la respiration suspendue. Le frère et la sœur étaient muets d'étonnement, et comme stupéfiés. Le premier avait mis de côté son ouvrage, l'autre, la tête légèrement inclinée, s'était approchée du piano, et tenait les mains jointes sur sa poitrine, comme si elle eût craint que les battements de son cœur interrompissent ces accents d'une douceur infinie. Il nous semblait que nous étions dans un rêve délicieux et notre seule crainte était de nous éveiller trop tôt.

Soudain la flamme de la seule chandelle qui éclairait la chambre vacilla, la mèche, consumée jusqu'au bout, tomba et s'éteignit. Beethoven s'arrêta, j'ouvris les volets pour laisser pénétrer les rayons de la lune. — L'on y voyait dans la chambre presque autant qu'auparavant, et la clarté qui environnait le piano et le musicien avait quelque chose de fantastique.

Mais cet incident parut avoir rompu la chaîne des idées de Beethoven. Sa tête tomba sur sa poitrine, ses mains se posèrent sur ses genoux et il demeura plongé dans une profonde méditation.

Il resta ainsi quelque temps. Enfin le jeune artisan se leva, s'approcha de lui et lui dit d'une voix basse et respectueuse

— Homme merveilleux, qui êtes-vous donc ?

Beethoven releva la tête et le regarda d'un air distrait, comme s'il n'avait pas compris la signification de ses paroles.

Le jeune homme renouvela sa question.

Le compositeur sourit comme seul il savait sourire, avec une douceur et une bienveillance toutes royales.

Écoutez, dit-il. Et il joua le premier mouvement de la symphonie en *ut*.

Un cri de joie s'échappa des lèvres du frère et de la sœur. Ils l'avaient reconnu et s'écrièrent avec émotion.

— Oh ! vous êtes Beethoven !

Lui se leva, mais nous supplîmes et nous parvîmes à le retenir.

— Jouez encore rien qu'une fois encore ! lui disions-nous.

Il se laissa conduire au piano. Les rayons de la lune, passant à travers la fenêtre sans rideaux, enveloppaient comme d'une auréole son front intelligent.

— Je vais improviser une sonate à la déesse de la nuit dit-il d'un accent joyeux.

Il contempla pendant quelques minutes le ciel tout parsemé d'étoiles, puis ses doigts se posèrent sur le piano et il commença par un air lent, triste, mais d'une douceur ineffable. La mélodie sortait de l'instrument semblable aux rayons argentés qui se jouaient au milieu des ombres de la nuit. Cette ouverture délicieuse fut suivie d'un morceau à trois temps, vif, capricieux, comme une danse de sylphes ou de fées. Puis vint un final rapide, tremblant, précipité, exprimant je ne sais quelle mystérieuse inquiétude, inspirant une terreur vague et instinctive, qui nous emportait sur ses ailes frémissantes et qui finit par nous laisser dans une agitation extrême et émus jusqu'aux larmes.

— Adieu, dit Beethoven, en repoussant brusquement sa chaise et en s'avançant vers la porte. Adieu.

— Vous reviendrez ? demandèrent à la fois le frère et la sœur.

Il s'arrêta et regarda la jeune aveugle avec un air de compassion.

— Oui, oui, répondit-il précipitamment, je reviendrai et je donnerai quelques leçons à mademoiselle. Adieu, je reviendrai bientôt.

Le jeune artisan et sa sœur nous suivirent jusqu'à la porte en silence, mais leur langage muet était plus éloquent que ne l'eussent été les paroles les mieux choisies. Ils restèrent sur le seuil jusqu'au moment où nous disparûmes à leurs regards.

— Hâtons nous de rentrer, me dit Beethoven, lorsque nous fûmes dans la rue. Hâtons-nous, pour que je puisse noter cette sonate pendant que je l'ai dans la mémoire.

Il s'enferma avec moi dans sa chambre et il travailla presque jusqu'au lever de l'aurore. — Fin

DE L'ENSEIGNEMENT DU PIANO.

(Suite.)

VII.

Des précautions à prendre quand on rencontre de nombreux défauts chez des élèves qui étudient le piano depuis longtemps.

Parlons maintenant d'une situation fort délicate, fort épineuse pour le professeur que n'a pas mûri une longue expérience.

On vous présente un élève qui se croit un talent d'artiste. Cet élève connaît tout; il a tout vu, tout joué, tout entendu, trouve tout facile et, dans son entourage, on le considère comme un virtuose de première force. Presque toujours il a pris des leçons d'accompagnement, il a travaillé avec plusieurs professeurs en renom, et si vous le questionnez sur l'ensemble de ses études musicales, il vous cite les œuvres les plus ardues des maîtres du piano, traite avec un dédain superbe tel ou tel compositeur et parle de toute chose avec l'aisance et l'aplomb d'un artiste consommé.

Le professeur est tout d'abord abasourdi. Il se demande, en toute humilité, s'il ne sera pas trop indigne de la confiance qu'on place en lui, si son petit mérite pourra bien atteindre à la hauteur d'une mission aussi importante; mais bientôt, tous ses scrupules vont s'évanouir. Le jeune virtuose se met au piano. Il joue soit *la Violette*, de Herz, soit *le Moïse*, de Thalberg, soit tout autre morceau réputé difficile; et là, où vous pensiez trouver un talent accompli, vous remarquez au contraire les défauts les plus choquants, les habitudes les plus vicieuses et, pis que tout cela, un style faux, prétentieux, ridicule autant par l'afféterie que par l'exagération. — Voilà les mille erreurs que vous êtes chargé de combattre, de détruire; voilà le talent informé qu'il faut convertir en un talent pur et correct! N'est ce pas demander à un architecte de changer en un monument durable un édifice lézardé, qui craque de toutes parts et dont la base repose sur du sable?

Il n'est pas, pour un professeur, de situation plus difficile, plus dangereuse. Si, écoutant la seule voix de la conscience, vous démontrez qu'on a suivi une fausse route, que tout est à refaire, que tout est à reprendre en sous-œuvre, non-seulement vous êtes certain d'être éconduit, mais on ira vous décriant partout, vous accablant des épithètes les plus méprisantes, et bientôt on choisira pour vous remplacer, — vous, rigide et loyal jusqu'à l'excès, — tel professeur dont le secret pour réussir n'est autre que de trouver à tout le monde du talent ou de grandes dispositions.

L'esprit sert à tout, dit-on fort souvent. Déployez donc, dans cette circonstance, toutes les ressources de votre intelligence pour tourner la difficulté, pour triompher de l'erreur. Avec une prudente tactique, tâchez de ramener dans le droit sentier l'élève dont vous êtes appelé à régénérer le talent. Loin d'attaquer l'obstacle de front, il faut,

au contraire, une adresse infinie, des précautions sans nombre, un talent tout particulier, quelquefois même une ruse bien permise pour combattre une résistance qui sera d'autant plus opiniâtre qu'elle prend sa source dans un amour-propre longtemps développé par des succès de faux aloi.

Bien que vous ayez constaté de graves et nombreux défauts chez votre élève, ne lui en parlez pas trop. Cherchez à les détruire en quelque sorte à son insu. En les prenant un à un, vous en aurez plus facilement raison, vous en triompherez d'une manière plus rapide et plus sûre. Faites que chaque jour amène un progrès, une transformation, et, sur toute chose, faites que votre élève en ait la conscience, car c'est ainsi que la lumière pénétrera dans son esprit, c'est ainsi que naîtra la foi.

Personne n'ignore que les défauts de mécanisme en engendrent beaucoup d'autres. Il faudra donc apporter des soins tout particuliers de ce côté. Comme le mot *méthode* humilie un élève un peu avancé et que l'aspect d'un ouvrage volumineux l'épouvante encore plus, il sera prudent de s'en tenir à quelque mince cahier d'exercices renfermant cependant tout ce qu'il est nécessaire d'étudier.

J'ai parlé plus haut de la musique classique considérée comme base de l'étude du piano. Malgré tout ce que j'ai dit à ce sujet, il serait imprudent de mettre brusquement de côté la musique de genre à laquelle l'élève est depuis si longtemps habitué. Il faut l'initier peu à peu aux beautés qu'il ne soupçonnait pas, et choisir, pour premier essai, les morceaux de l'ancienne école dans lesquels la mélodie abonde le plus. Tâchez qu'il y rencontre quelques traits brillants qui flattent son désir de *faire de l'effet*. Accordez-lui cette légère satisfaction. Ne désespérez pas de l'amener insensiblement à comprendre des œuvres d'un ordre plus élevé. Le jour où il aimera Mozart, Mendelssohn, ou Beethoven, ce jour-là vous l'aurez définitivement converti au culte du vrai et du beau.

VIII.

De l'émulation.

De tous les moyens que peut employer un professeur pour stimuler le zèle de ses élèves, l'émulation est le plus énergique mais aussi le plus dangereux. Bien dirigé, il est fécond en bons résultats; mal dirigé, il développe souvent de fâcheuses tendances. Aussi le sujet que nous abordons renferme-t-il autant une question de professorat qu'une question d'éducation, proprement dite.

Sans prétendre, avec La Rochefoucauld, que l'amour-propre soit le principe unique de tous nos sentiments, il faut cependant reconnaître qu'il dirige fort souvent nos actions. Cet soldat qui se fait tuer, quand tous les regards sont fixés sur lui, hésiterait peut-être à sacrifier sa vie si son héroïsme devant resté ignoré. L'éloge est toujours une douce récompense. En multipliant les occasions de mettre en jeu l'amour-propre des élèves, de faire naître en elles le désir du succès, le désir de mon-

ner, une supériorité relative, on sera donc certain d'obtenir un zèle plus ardent, des efforts plus soutenus. Mais ces avantages, incontestables sans aucun doute, ne présentent-ils pas quelque danger? En prenant pour levier les jouissances de l'amour-propre, ne doit-on pas craindre, par une surexcitation trop vive, de soulever quelqu'une de ces mesquines passions dont le germe repose souvent au fond des meilleures natures? La vanité, la malveillance, la jalousie, l'envie même, ne peuvent-elles pas sourdre d'un conflit de rivalités? Un professeur doit se préoccuper sérieusement de toutes ces questions, car, bien qu'il n'ait pas pour mission de former le caractère des jeunes filles placées sous sa direction, il ne faut pas cependant qu'on puisse reprocher à son mode d'enseignement de laisser la bonne éducation qu'elles reçoivent, en dehors de lui. Le tact et la prudence du maître doivent être ici constamment en éveil. Ces réflexions faites, examinons maintenant les divers moyens d'émulation que l'expérience a sanctionnés.

Contours — Ce genre d'exercice, excellent en lui-même, présente néanmoins, de graves inconvénients. Presque toujours, dans les concours, deux ou trois élèves, mieux douées que les autres, l'emportent invariablement sur leurs rivales. Il en résulte du découragement pour le plus grand nombre, et, dès lors, le but du professeur, est loin d'être atteint. En outre, il est pénible pour les parents de voir l'infériorité de leurs enfants officiellement constatée. L'amour-propre souffre, de cet échec, et, généralement, le succès de l'élève victorieuse est attribué à une préférence du professeur, à des soins de sa part plus assidus, et plus encourageants. Malgré tous ces inconvénients, les concours sont utiles, nécessaires même à certaines élèves dont la nature a denté dépourvu, dans la lutte des forces plus vives encore. Pour celles-ci, il ne suffit pas de bien faire si elles ne font mieux que les autres. Dans ce cas-là, faut-il laisser de côté toutes considérations, faut-il tout sacrifier pour pousser davantage, employons le mot, quelque jeunes talents qui se font un jour la gloire du maître? La question est délicate et difficile à résoudre.

Le professeur qui organise des concours doit se mettre soigneusement à l'abri de tout soupçon de partialité. En conséquence, il s'abstiendra toujours de faire partie du jury chargé d'entendre et de classer les élèves. Ce jury, composé de personnes compétentes, sera placé, autant que possible, hors de la vue des concurrents, et ne les connaîtra que par un numéro d'ordre. Ces précautions, puériles en apparence, ferment la porte à toute accusation d'injustice. Il est nécessaire encore, à chaque concours, de renouveler plusieurs membres du jury. Pourquoi n'admettrait-on pas à l'honneur d'en faire partie quelque élève d'élite dont l'éducation musicale est terminée? Pourquoi, même, de temps à autre, les concurrentes ne seraient-elles pas jugées par elles-mêmes? Cela développerait, en elles, l'esprit critique, et cela leur

apprendrait à résumer des observations, à formuler une opinion. L'appréciation des élèves est sévère quelquefois, mais presque toujours équitable.

Dans cette question de concours, si hérissée de difficultés, il n'y a pas de détail qui n'ait son importance. Il faut que les mentions soient assez nombreuses pour que chaque concurrente puisse en ambitionner une, et cependant assez restreintes pour qu'elle ne se trouve pas froissée de n'en point obtenir. Plus il y a de vaincus, moins on est humilié de la défaite. Sur une série de dix élèves, il suffit donc d'en nommer deux ou trois, quatre tout au plus. Les proportions de force doivent être soigneusement évitées, et si la première place était plusieurs fois ou facilement obtenue par la même élève, il deviendrait urgent de la faire passer dans une division plus avancée ou, pour acheter la victoire, il faudrait de plus grands efforts et lutter avec une nouvelle énergie.

Réunions d'élèves. — Auditions. — Séances musicales — On peut, sous ces formes diverses, organiser des réunions musicales qui présentent presque toutes les avantages des concours sans en avoir les inconvénients. D'ailleurs, lorsque plusieurs élèves se font entendre dans une même séance, n'y a-t-il pas là, de fait, un concours? N'y a-t-il pas de la part de chacune d'elles le désir de briller plus que les autres? Mais ici l'émulation n'offre plus les dangers dont nous parlions tout à l'heure, et, pour obtenir un succès, chaque élève n'en est pas réduite à désirer la défaite de ses compagnes.

Il faut organiser ces sortes de réunions de telle manière que chacun en retire une satisfaction personnelle. Il faut, en un mot, que ce soit une fête. Le professeur, par le choix des morceaux, fera en sorte de mettre en lumière les qualités de ses élèves en dissimulant autant que possible leur côté faible, car, ne l'oublions pas, nous sommes en présence d'un auditoire. La longueur de ces morceaux sera proportionnée à leur nombre. Ils se succéderont sur le programme avec une certaine variété de caractère et dans un ordre progressif, autant au point de vue de l'effet que de la difficulté. S'il était à craindre que l'on ne trouvât trop aride une séance exclusivement consacrée au piano, il faudrait y introduire quelque autre élément de nature àveiller l'attention de l'auditoire; morceaux de chant, par exemple, morceaux d'ensemble, solo d'instrument, etc. En un mot que la séance intéresse. Le succès est là.

Certains détails sont loin d'être insignifiants. Il faut qu'il y ait des programmes, si cela se peut des programmes imprimés, et les répandre abondamment afin que toutes les personnes présentes à la séance soient parfaitement au courant de ce qu'elles entendent. Pour les élèves c'est en outre, une grande satisfaction de conserver ce programme qui sera un peu plus tard un souvenir de leurs premiers succès.

En dehors de ces réunions auxquelles il est utile de donner une certaine solennité, nous organisons encore les leçons collectives sous forme de

cours. Dans ce genre d'exercice, qui doit être un accessoire à l'enseignement particulier, plusieurs élèves, de force semblable, se font entendre les unes devant les autres, mais cette fois sans auditoire. Cela stimule leur zèle, cela met en jeu leur amour-propre, cela les oblige à surmonter la timidité si naturelle aux jeunes filles et les prépare, en outre, aux épreuves plus importantes dont nous venons de parler. Ici encore on retrouve les bienfaits de l'émulation.

FÉLIX LE COUPPEY,

Professeur au Conservatoire Impérial de musique.

NOUVELLES MUSICALES DES ETATS-UNIS.

SECOND CONCERT DES FRÈRES DUMOUCHEL.

Le succès éclatant qui a couronné le concert donné par M. L. A. Dumouchel, à Carthage (État de New-York), le 11 septembre dernier, a engagé notre ami à en organiser un second, qui n'a pas été moins réussi, si nous devons nous en rapporter aux journaux de la localité. Ce concert n'étant composé que de morceaux et de chants sacrés, eut lieu dans l'église catholique de St. Jacques de Carthage, jeudi, le 29 novembre dernier, date fixée aux États-Unis comme jour d'actions de grâces.

M. Dumouchel avait poussé l'esprit d'entreprise jusqu'à s'assurer le concours de la cantatrice par excellence d'Albany, — notre aimable compatriote Mlle Emma C. Lajeunesse, il s'était de plus associé son frère M. A. F. Dumouchel (actuellement organiste à Ogdensburg), et était en outre secondé par le chœur nombreux et bien exercé de l'église. La savante exécution des frères Dumouchel sur l'orgue, émerveilla l'auditoire. Ils firent entendre sur cet instrument plusieurs charmants solos et duos, et firent ressortir avec le plus grand avantage, ses jeux divers, pendant l'exécution de quelques unes des plus sublimes inspirations de Chérubini, de Mendelssohn, de Chopin et d'autres grands maîtres.

Mais les expressions font complètement défaut au correspondant enthousiaste du "Carthage Republican" pour rendre compte de l'effet admirable produit par la charmante voix de Mlle Lajeunesse. Jamais avant on n'avait rien entendu de semblable à Carthage, et bien que la voix de notre *prima donna* Canadienne ne soit pas aussi forte que celle de certaines grandes cantatrices du jour, on assure néanmoins que la manière habile dont elle s'en sert et son extrême suavité compensent amplement ce qui pourrait lui manquer en puissance. Elle fut surtout admirée dans le solo pour soprano *Laudamus te* de Baglioli on mentionne aussi très avantageusement un *O Salutaris* de sa composition, qu'elle rendit avec beaucoup d'effet. Ce n'est point du reste, la première fois que nous entendons faire hautement l'éloge du talent musical de Mlle Lajeunesse, — on se rappelle qu'au

sacre récent de Mgr l'évêque d'Albany, elle exécuta avec un rare succès, le solo célèbre de l'*Alma Vargo* de Hummel, qui lui avait été confié.

Un excellent chœur de dames et de messieurs conclut, sous l'habile direction de M. Dumouchel, le programme varié de ce concert le succès en fut si marqué que, tout en l'en félicitant cordialement, les citoyens de l'endroit lui témoignèrent vivement le désir qu'une si agréable soirée fût bientôt répétée.

* * * Malgré l'état peu satisfaisant des affaires commerciales aux États-Unis, on a remarqué cependant une augmentation très sensible dans l'assistance aux concerts et autres réunions musicales du mois dernier. On signale particulièrement l'empressement enthousiaste qui a accueilli, à New-York, la reprise du charmant *Barbier de Séville* de Rossini Ronconi y personnifiait *Figaro*, et Mlle Kellogg remplissait admirablement le rôle de *Rosina*. Un *ballo in maschera* et *Zampa* devaient faire suite au *Barbier*.

* * * M. F. Jehun-Prume, après avoir remporté à Baltimore un succès éclatant, a dû s'embarquer, dans la semaine de Noël, pour la Havane, accompagné de M^{me}. Prume qui jouit d'une excellente santé.

* * * L'Opéra Français de New-York, sous la direction de M. Juignet, a complètement échoué. A la suite de quelques représentations de *Zampa*, d'*Orphée aux enfers*, de *Galathée*, et de quelques autres opéras légers, la compagnie a dû se débander, faute d'encouragement.

* * * L'entreprise opératique de M. Grover a eu moins de succès encore que celle de M. Juignet. Les artistes Européens ne sont débarqués à New-York que pour recevoir leur congé de la part de l'impresario.

* * * Un jeune violoniste Bohémien de grand talent, M. Wenzel Kopta a émerveillé le public musical de New-York, où il s'est fait entendre pour la première fois le mois dernier. Il possède beaucoup de mécanisme et une très forte exécution.

* * * Le basso célèbre Carl Formès est retourné en Europe au commencement de décembre. On annonce comme son digne successeur sur la scène américaine, un M. Chandon, qui a fait sa première apparition à New-York, le 16 décembre dernier.

* * * Entre autres items payés par la corporation de la cité de New-York, à l'occasion des fêtes offertes au Président Johnson, lors de sa tournée présidentielle, l'automne dernier, est un compte pour la somme de \$3993 pour musique de bandes et sérénades.

BULLETIN MUSICAL DE L'ÉTRANGER.

— Mlle Carlotta Patti a commencé la série de ses concerts en province. Partout elle est fort applaudie et les recettes sont fabuleuses. Les correspondances nous apportent des tirades d'éloges enthousiastes. Mlle Patti aurait, écrit-on, une

nature de voix exceptionnelle, une facilité de vocalise digne de l'Alboni, un *staccato* irrésistible, un talent inouï pour tenir les notes les plus élevées, etc, etc. Tout ceci est bel et bon, mais du sentiment, de l'art, de la déclamation, de la diction, point n'est question. Or ces dernières qualités étant essentielles pour compléter une véritable artiste, nous attendrons pour la juger sainement qu'elle veuille bien se faire entendre en public à Paris même. Nous sommes toutefois heureux de lire dans les journaux la note suivante qui témoigne du bon cœur de la jeune cantatrice

Le premier concert donné en France, à Amiens, par Mlle Carlotta Patti, a été signalé par un acte de bienfaisance. L'artiste, très-applaudie pour son talent, l'a été plus énergiquement encore, lorsque l'on a su qu'elle abandonnait aux familles cholériques la somme qui lui revenait pour cette soirée."

— Le gendre de Liszt, M Hans de Bulow, bien connu pour son propre compte, c'est-à-dire pour son grand talent, a été nommé maître de chapelle et pianiste de la cour de Munich

— Le théâtre Rossini, à Passy, ouvrira ses portes vers la fin du mois de décembre: le spectacle se composera d'une comédie, d'un opéra comique, et, nécessairement, d'un prologue d'ouverture. C'est M Mayer qui sera directeur de cette nouvelle scène.

— On parle beaucoup du jeune ténor qui doit débiter dans le *Freyschutz*. M. Berardi était, il y a un an, mécanicien à Marseille se sentant pris de vocation pour l'art, il était venu à Paris, il chantait dans les chœurs d'un petit théâtre, et c'est là qu'il fut remarqué par un professeur de chant, M Sujol. Au bout de six mois d'études sérieuses, il était engagé au Théâtre-Lyrique. Si M. Berardi est un véritable artiste, qu'il sache chanter et qu'il réussisse, il sera bon de constater qu'il n'est pas sorti du Conservatoire.

— On lit dans la *Revue et Gazette musicale*: "A l'une des dernières soirées de Rossini, Mlle. Nicolo fit entendre au piano un *andante* de sa composition qui produisit un grand effet. Après les applaudissements les plus vifs, les félicitations les plus cordiales et de l'assemblée et de Rossini, le maître ajouta "Il faut publier cette œuvre, mais ne cherchez pas un éditeur, je vous l'ai trouvé ce sera moi. Ne vous occupez de rien, je me charge de tout, je rédigerai même le titre." En effet, peu de temps après, on a vu aux vitrines des marchands de musique *Une plainte, andante pour piano, par Mlle Nicolo, éditée par son ami et l'admirateur de son père, G. Rossini.*" Ce trait d'homme de cœur et d'artiste délicat n'a pas besoin d'éloge."

NECROLOGIE.

Les arts et les lettres ont été rudement éprouvés pendant cette dernière huitaine. Nous enregistrons aujourd'hui le décès de M. Joseph d'Or-

tigue, rédacteur en chef du *Ménestrel*, chargé de la critique musicale au journal des *Débats*, de M. Chauvin, homme de lettres, de M. de Barante, de l'Académie française; de Aimé Paris, l'un des fondateurs du système Galin-Paris-Chevé; de Gavarini, le spirituel et incomparable dessinateur, et de M. Bache, ex-pensionnaire du Théâtre-Français, qui créa aux Bouffes-Parisiens le rôle du roi de Béotie, dans *Orphée aux Enfers*, puis celui du petit clerc, dans la *Chanson de Fortunio*

Sur l'initiative de M Camille Doucet, les frais des funérailles de Bache ont été payés par le Ministère des Beaux-Arts.

ANCIENS USAGES DANS LA CATHEDRALE DE ROUEN.

Les touchantes solennités religieuses qui se succèdent à cette saison de l'année, éveillent dans tous les cœurs sensibles, de bien douces émotions. Quel aimable et mystérieux prestige entoure la charmante crèche de Noël? Puis la St. Etienne, la St. Jean, les SS. Innocents, et les Rois ont aussi leurs charmes, leurs coutumes, leurs privilèges, pour ceux qui fréquentent encore le pensionnat, le couvent, le collège et le séminaire, aussi bien qu'au sein même de la famille.

Nous croyons donc être agréable au grand nombre de nos lecteurs amis des traditions vénérables,—aux amateurs de la science liturgique, ainsi qu'à tout chrétien, qui, non content de la lettre sèche, veut pénétrer plus avant, et connaître le sens mystérieux des cérémonies catholiques, en reproduisant dans nos colonnes la description de certains usages et d'anciennes cérémonies tombés en désuétude, mais qui autrefois avaient été en usage dans l'église cathédrale de Rouen.

LES ROIS OU OFFICE DE L'ETOILE.—A la fête de l'Epiphanie, une cérémonie allégorique représentait sensiblement au peuple chrétien le mystère du jour

Après Tierce, les trois premiers chanoines du chœur paraissent revêtus des ornements royaux, le sceptre en main, le diadème sur la tête. Ils paraissent de l'orient, l'un du milieu, les deux autres de chaque côté de l'autel. A leur suite marchent des ministres inférieurs, revêtus de tuniques, portant les uns l'or, les autres l'encens, les autres la myrrhe. Le premier des mages (on comprend que c'est eux que représentaient les trois chanoines), celui qui était parti du milieu de l'autel montrait, avec son sceptre, une étoile suspendue dans le chœur, et il chantait à haute voix ces paroles :

Stella fulgore nimio rutilat.

Le deuxième, celui de droite, répondait
Quis regem regum natum demonstrat.

Et, le troisième, celui de gauche.

Quem venturum olim prophetæ signaverant

« Alors les trois mages, après avoir descendu les degrés du sanctuaire, se rencontraient au pied de l'autel. Ils se donnaient mutuellement le baiser de paix et chantaient ensemble

Eamus ergo et inquiramus eum

Offerentes ei munera, aurum, thus et myrrham
et aussitôt commençant la procession solennelle

« L'étoile disparaissait pour un temps

« Au retour de la procession, dans la partie supérieure de la nef, vis-à-vis l'autel de la croix, on avait disposé d'avance une riche tente en forme de tabernacle, fermée par des rideaux brochés d'or

« L'étoile reparaisait de nouveau dans la partie supérieure de la nef. Les mages, comme l'avait déjà fait le premier d'entre eux, la montraient de leurs sceptres

« Ils chantaient

Ecce stella in Oriente prævisa

Iterum præcedit nos lucida;

Hæc, inquam, stella natum demonstrat

Se quo Balaam ceciderat

« Deux autres chanoines se présentaient à la rencontre des mages. Ils les interrogeaient sur la cause de leur venue

Qui sunt hi qui, stella duce, nos adentes inaudita ferunt?

« Réponse des mages

Nos cumus quo cernitis

Reges Tharsis et Arabum et Saba,

Dona ferentes Domino Christo

Regi nato Domino

Quem stella ducente,

Adorare venimus.

« Les deux prêtres ouvraient alors les rideaux du tabernacle et montraient l'image de l'enfant Jésus couché dans une crèche

Ecce puer quem quaeritis

Jam prope ad adorare

Quia ipse est redemptio mundi

« Les mages se prosternaient devant l'image du divin Enfant. Ils le saluaient comme le prince des siècles

Salve princeps sæculorum

« Ils déposaient à ses pieds leurs présents.

PREMIER MAGE.

Suscipe, rex, aurum

DEUXIEME MAGE

Tolle, thus, tu verè Deus

TROISIEME MAGE.

Myrrham, signum sepulture

« Pendant les orations des fidèles, les mages restaient prosternés. Ils semblaient plongés dans un

profond sommeil. Tout à coup apparaissait un jeune enfant vêtu de blanc, il figurait l'ange dont il est parlé dans l'Evangile et chantait au pupitre les versets suivants.

Impleta sunt omnia quæ prophetice dicta sunt

Ite obviam, remeantes aliam (viam), etc

« Alors, se réveillant de leur sommeil, les mages partaient par la porte de l'église, et après avoir fait à l'extérieur le tour du chœur, y rentraient par la porte du côté gauche

LISTE D'ABONNÉS AU CANADA MUSICAL QUI ONT ACQUITTE LEUR ABONNEMENT

L U A Genev	Trois-Rivières.
Mlle Elodie Benoit	St Jean
Vincent Cazeau	Québec
Napoléon Légendre	do
C D Hébert	Montréal
M Masse	Sorel
William Dignan	Montréal
Madame Ostel	do
L T Garceau	Trois-Rivières.
M. le Dr Malhiot	St Hyacinthe.
Mlle Héloïse Dostaler	Bethel.
Jules Lamothe	St Hyacinthe.
Antoine Plamondon	Pointe aux Trembles de Québec.
M. l'abbé Valois	Hocheblaga
M. l'abbé Hubert Girouard	Acadiaville. Ile du Cap-Breton
Mlle Esther Fournier	Rigaud.
Ovide Paradis	St Michel d'Yamaska
Mlle Eliza Tracey	Albany, N Y.
Salomon Mazurette	Montréal.
Madame H E Gilbert	Toronto
Mlle Teiroux	Montréal.
J D O McBean	Bethel.
Mlle Mary Stanton	Yamachiche.
Mlle Philomène Cormier	St. Ours
J Bte Ménard	Montréal
M le Dr. Beaubien	do
Mlle Emma Lijeunesse	Albany, N Y.
A Ed Dumouchel	Ogdensburgh, N Y.
L Arthur Dumouchel	Carthage, N Y.
M A Kéroack	St. Hyacinthe
Oscar Martel	Montréal.
M l Abbé Soly	St Jean-Baptiste.
Madame DeRouville	Belœil.
Joseph Boucher	Montréal
M. l'Abbé E. G Plante	Québec.
Joseph Royal	Montréal.
Elie Panneton	Trois-Rivières.
Alfred Gariépy	Montréal.
Lé Couvent du St. Nom de Marie	Hocheblaga.

Les abonnés dont les noms sont suivis d'un * ont droit à la Prime qu'ils n'ont pas encore eue

Calendrier Mensuel et guide des Organistes et Chantres pour les Offices des Dimanches et Fetes.

Consacre a la Sainte
Enfance de Jesus.

1867
JANVIER.

Ce mois a 31 jours.

Janvier a été ainsi nommé du nom de JANUS.

J.M.
J.S.
Fêtes Religieuses.

EPHÉMÉRIDES MUSICALES ET NATIONALES.

1 | M | **La Circoncision de N. S. J. C.** 2de classe. Avant la messe, chant du *Veni Creator*.
Messe du 2nd ton. 2des Vêpres de la Circoncision. Hymne: *Jesu, Redemptor omnium*. Mé-
moire de l'octave de St. Etienne.

2 | M | St. Adélar.

"Le Fantastique" saisi à Québec, 1839.

3 | J | Ste. Geneviève.

Naissance de Pergolèse, 1710

4 | V | St. Tite.

Première représentation de l'*Anna Bolena* de Donizetti, à Milan, 1813.

5 | S | St. Téléphore.

Incendie du palais de l'Intendance, à Québec, 1713.

6. **L'Épiphanie, 1ere. classe**, avec octave. **Messe Royale**: 2des. Vêpres de l'Épi-
phanie. Hymne: *Crudelis Herodes*. Point de mémoire. Au Salut solennel on peut introduire
la Prose du jour: *Ad Jesum accurite*.

7 | L | St. Lucien.

Naissance de S. Thalberg, 1812.

8 | M | St. Séverin.

Organisation de l'Académie de musique de Boston, 1833.

9 | M | St. Julien.

Les cendres des rois de France sont dispersées dans les champs, 1793.

10 | J | St. Wilhelme.

Première représentation de l'*Ellsirr d'amore* de Donizetti, à Milan, 1832.

11 | V | St. Hyacin.

Mort de Cimarosa, 1801.

12 | S | Ste. Tatiénne.

Décès à Montréal, de la Sœur Bourgeois, âgée de 80 ans, 1670.

13. **D. Octave de L'Épiphanie.** Double-majeur. **Messe des Doubles-Majeurs.**
2des. Vêpres de l'octave de l'Épiphanie. Hymne: *Crudelis Herodes*. Mémoires de St. Hilaire
et de St. Félix.

14 | L | St. Hilaire.

(Le 13,) Mort de Ferd. Ries, l'élève favori de Beethoven, 1838.

15 | M | St. Paul, hermite.

L'Hon. L. J. Papineau nommé Orateur, 1817.

16 | M | St. Marcel.

Naissance de Goepfert, 1768.

17 | J | St. Antoine.

Naissance du Dr. Benjamin Franklin, à Boston, 1706.

18 | V | Chaire de St. Pierre

Mort de Herold, l'auteur de Zampa, 1833

19 | S | St. Canut.

Mort de Mme Mara; elle s'était rendue célèbre par son exécution admi-
rable de l'air sublime de Handel, "I know that my Redeemer liveth."

20. **D. Le st. Nom de Jesus.** 2de. classe. **Messe de 2de. Classe.** 2des. Vêpres du
St. Nom de Jésus. Hymne: *Jesu dulcis memoria*. Mémoires de Ste. Agnès et du deuxième
Dimanche après l'Épiphanie.

21 | L | Ste. Agnès.

Naissance de Garcia, (père de Mad. Malibran), 1775.

22 | M | St. Vincent.

Naissance du pianiste et compositeur Gorla, 1823.

23 | M | St. Raymond.

(Le 24) Première apparition de Rossini dans l'orchestre du Théâtre de
[Sa Majesté, 1824.

24 | J | St. Timothé.

Naissance de Farinelli, 1705.

25 | V | Conv. de St. Paul.

Naissance de Robert Burns, 1759.

26 | S | St. Polycarpe.

(Le 27) **NAISSANCE DE WOLFGANG AMADEUS MOZART, 1756.**

27. **D. St. Jean Chrysostome.** Double. **Messe des Doubles-Majeurs.** 2des.
Vêpres de St. Jean Chrysostôme. *A capitulo* des suivants. Hymne: *Iste confessor*. Mémoires
de St. Jean Chrysostôme, du 3e. Dimanche après l'Épiphanie, et de Ste. Agnès.

28 | L | SS. Fab. et Sébast.

Mort du roi George IV. 1830.

29 | M | St. Frs. de Sales.

Naissance de D. F. E. Auber, auteur de la Muette, 1784.

30 | M | Ste. Martine.

L'émancipation catholique, 1830.

31 | J | St. Pierre Nolasque.

Naissance de Franz Schubert, célèbre compositeur de romances, 1797.

ADRESSES DES PROFESSEURS DE MUSIQUE, CARTES D'AFFAIRES, ETC.

FRANCOIS BENOIT. <i>Directeur des Orphéonistes,</i> Rue Ste. Marie, 510
JEAN BRAUNEIS, <i>Professeur de Musique,</i> 2, Place Jamaica, Rue des Allemands, 37
JAMES P CRAIG, <i>Facteur de Pianos brevetés,</i> Rue St. Laurent, 122 et 124.
GAETANO DeANGELIS, <i>Professeur de chant,</i> Avenue de l'Union, 28.
JOSEPH-A. FOWLER, <i>Professeur de Piano,</i> Rue Montcalm, 139
ERNEST GAGNON, <i>Organiste de la Cathédrale,</i> Rue Couillard, 14, Québec.
GUSTAVE GAGNON, <i>Organiste de l'Eglise St. Jean,</i> Rue Couillard, 14, Québec
JULES HONE, <i>Prof. de Violon, Harmonie et</i> <i>Contre-point,</i> Rue de Bleury, 24
*J. BTE. LABELLE, <i>Organiste de l'Eglise Paroissiale,</i> Rue Notre Dame, 247,
LAURENT, LAFORCE & CIE. <i>Import de Pianos et de musique,</i> Rue Notre Dame, 233.
AUG. LAVALLEE, <i>Réparateur d'instruments,</i> Côte St. Lambert, 32
PAUL LETONDAL, <i>Professeur de Musique,</i> Rue Lagauchetière. 339
GEORGES MAILLOUX, <i>Professeur de Piano,</i> Rue St. Constant, 47.
SALOMON MAZURETTE, <i>Professeur de Piano,</i> Rue St Laurent, 232.
LOUIS MITCHELL, <i>Facteur d'Orgues</i> Rue St. Antoine, No. 106.

RICHARD RENAUD.
Directeur de musique d'orchestre,
Carré Chaboillez, No. 10.

MOISE SAUCIER,
Professeur de Musique,
Rue des Allemands, No. 41

Dans l'intérêt de l'art musical, la rédaction du *Canada Musical* informe respectueusement M. M. les Curés et autres intéressés qu'elle publiera volontiers et *gratis* toutes annonces relatives à des situations vacantes d'Organistes, de Chantres ou de Directeurs de chœurs. On se charge aussi de recommander d'habiles professeurs de musique aux familles et aux Directeurs d'écoles ou d'institutions qui en auraient besoin.

Les plus récentes publications musicales sont

La clochette d'argent,	Prix : 60 cts.
Christabel,	40 cts.
Amorosa,	60 cts.
La pluie de corail,	60 cts.
Cécilia,	30 cts.
Maiden's love,	60 cts.
La voix du ciel,	75 cts.
Lætitia.	35 cts.

Les morceaux de danse de la saison sont.

Orphee aux enfers Quadrille,	40 cts.
Hippocrate Quadrille.	50 cts.
Jolly Dogs Galop.	30 cts
Queen of Hearts Polka,	35 cts.

Les romances favorites sont:

Ou voulez vous Aller ?	50 cts.
Mes Trois Cousins,	25 cts.
Si Vous n'avez rien a me dire,	35 cts.
Le jugement du diable,	30 cts.
Pourquoi garder ton coeur,	35 cts.